

Toussaint Louverture : A Revolutionary Life

Philippe Girard. *Toussaint Louverture : A Revolutionary Life*. New York : Basic Books, 2016, 340 pages

Ndlr. Traduit et réimprimé de *William & Mary Quarterly* 74, oct. 2017, 790-94, avec autorisation de l'éditeur. Traduction de Christophe Horguelin.

Carolyn Fick

La plupart des historiens reconnaissent aujourd'hui la place centrale que doit occuper la Révolution haïtienne de 1791-1804 dans toute interprétation juste des transformations qui ont ébranlé les fondements économiques et politiques du monde colonial atlantique au XVIII^e siècle. Le champ d'études historiques sur la Révolution haïtienne, apparu depuis quelques décennies, est florissant, ouvrant des perspectives nouvelles sur la révolution et ses répercussions plus larges. Il n'en a pas toujours été ainsi. L'attention que certains historiens ont traditionnellement accordée à Toussaint Louverture, leader de la révolution et l'une des figures les plus remarquables de l'époque, est cependant révélatrice. Dans la préface de son ouvrage devenu classique, *The Black Jacobins*, C.L.R. James écrivait en 1938 qu'« entre 1789 et 1815, aucune individualité apparue sur le théâtre de l'histoire ne fut, à l'exception de Bonaparte lui-même, plus formidablement douée que ce Noir, resté esclave jusqu'à

l'âge de quarante-cinq ans. »¹ Il est donc étonnant qu'il ait fallu attendre près de 70 ans pour que paraisse en langue anglaise une nouvelle biographie académique de l'homme qui a réorienté les destinées d'un demi-million d'esclaves au sein de l'empire français et changé le cours de l'histoire mondiale.

Le livre de Philippe Girard, *Toussaint Louverture : A Revolutionary Life*, est le deuxième à combler cette lacune depuis la parution en anglais de l'œuvre de James². Fondé sur des recherches archivistiques effectuées dans plusieurs pays et dans plusieurs langues, et sur un large éventail de récits et mémoires contemporains aussi bien que de sources secondaires, il oppose un contre-récit révisionniste à l'exceptionnalisme dont on a nimbé la figure de Louverture, libérateur d'esclaves convaincu, nationaliste noir et précurseur de l'indépendance haïtienne. En cela, le livre innove et aide grandement à démythifier le leader révolutionnaire. Il cherche à présenter toutes les facettes d'un personnage qui combattit l'esclavage mais qui, une fois au pouvoir, conserva le système colonial des plantations et maintint les travailleurs émancipés dans un état de demi-servage. Selon Girard, le rôle d'émancipateur ne fut pour Louverture qu'une identité temporaire. L'homme sut aussi mettre son expérience comme esclave au service d'autres fins. Rompu à l'art de la tromperie depuis sa jeunesse sur les plantations, par exemple, il en usa de façon machiavélique comme homme d'État dans ses rapports avec les puissances étrangères. Le Louverture de Girard est donc un pragmatique doublé d'un opportuniste, soucieux d'abord de son bien-être personnel et de celui de sa famille, et motivé par l'ambition et la quête du pouvoir durant la plus grande partie de sa vie.

1 C.L.R. James, *Les Jacobins noirs. Toussaint Louverture et la Révolution de Saint-Domingue* [1949], trad., Pierre Naville, entièrement revue par Nicolas Vieillescazes, Paris, Éditions Amsterdam, 2017, p. 36 (et en version anglaise : *The Black Jacobins : Toussaint Louverture and the San Domingo Revolution* [1938], éd. et intro., James Walvin, London/New York, Penguin, 2001).

2 Madison Smartt Bell, *Toussaint Louverture. Biographie*, trad., Pierre Girard, Arles, Actes Sud (coll. « Lettres anglo-américaines », 189), 2007 (et en version anglaise : *Toussaint Louverture. A Biography*, New York, Pantheon, 2007).

Par-dessus tout, selon Girard, Louverture usa de ce pragmatisme pour satisfaire son désir d'être accepté et respecté par la classe des planteurs blancs. Cette idée, qui informe le livre presque comme un leitmotiv, expliquerait nombre des positions paradoxales du personnage à l'égard de cette classe. Ancien esclave devenu libre, puis affranchi, propriétaire terrien et maître d'esclaves, Louverture a cherché à monter dans la hiérarchie raciale de la société d'origine et à laver l'humiliation de ses origines. Girard voit son identité se modifier au fil de sa progression sociale ; il suggère qu'en louant une plantation pourvue de quelques esclaves durant la période prérévolutionnaire, il était parvenu à devenir « l'un d'eux » (66). Même s'il reconnaît qu'il serait erroné de le décrire simplement comme un aristocrate détaché des réalités de l'esclavage, cette caractérisation informe le jugement d'ensemble de Girard au sujet du leader révolutionnaire : c'était « un citoyen du monde capitaliste moderne » (82). Saint-Domingue faisait effectivement partie intégrante du monde atlantique de commerce et de politique impérialiste en pleine expansion, et tant la révolution que son formidable leader ont été façonnés par les forces de leur temps. Mais Girard va plus loin et soutient que Louverture faisait lui-même partie de la bourgeoisie capitaliste moderne ; c'était, souligne-t-il, un marchand d'esclaves, un grand propriétaire terrien et un exploiteur de main d'œuvre, « l'homme le plus riche de la colonie » (193), peut-être même l'un des plus riches des Amériques (1).

Le révisionnisme de Girard cherche à jeter le doute sur l'adhésion sincère de Louverture aux nobles idéaux qu'on lui prête habituellement. Son attitude à l'égard de la race, notamment, apparaît pour le moins compliquée. Girard montre que le révolutionnaire posait sur les « mulâtres » et les autres personnes métissées un regard fait à la fois de désapprobation et d'envie, ce qui expliquerait sa préférence pour Placide, métis de son épouse, par rapport à son propre fils noir, Isaac. L'auteur va jusqu'à suggérer que cette préférence émanait d'un « désir profondément enfoui de blanchir sa propre lignée » (p. 84), et non d'un quelconque penchant pour le caractère de Placide lui-même. De façon en-

core plus percutante – et tout aussi hasardeuse –, Girard cite à deux reprises un témoignage de seconde main selon lequel Toussaint aurait un jour déclaré à un responsable colonial : « J’ai la peau d’un Noir mais l’âme d’un Blanc » (5, 166).

L’ouvrage de Girard est parsemé d’affirmations et de témoignages tendancieux de cette nature. Autre proposition controversée : Louverture aurait été le cerveau de la rébellion d’août 1791 tout en restant tapi dans l’ombre, des mois durant, pour se protéger, lui, sa famille et l’administrateur de l’habitation où il était né. Girard fonde cette hypothèse sur l’allégation que Louverture, royaliste comme la plupart des rebelles à ce stade, serait à l’origine de la rumeur voulant que le roi accorderait trois jours de congé par semaine aux esclaves s’ils se soulevaient en sa faveur. Mais cette rumeur avait en fait circulé dans différentes régions de la colonie et motivé un projet de révolte dans le sud du pays six mois avant le soulèvement massif dans le Nord où se trouvait Louverture³.

La volonté de l’auteur de présenter Louverture pendant les dernières années de la révolution comme un homme s’efforçant d’effacer ses origines noires pour devenir un Français républicain, sinon un Français blanc, perce de nouveau lorsqu’il attribue sa proximité avec l’aristocratie des planteurs non pas à une manœuvre pour saboter l’allégeance de celle-ci à l’occupant britannique, mais au fait qu’« il avait toujours rêvé de d’accéder au cercle restreint des “grands Blancs” » (155). Autre exemple supposé de l’éthos « blanc » de Louverture : son adhésion aux valeurs militaires, dites « blanches », comme la parole d’officier et le refus de faire couler le sang inutilement. Selon Girard, il s’agissait pour Toussaint de marquer son égalité avec les blancs en tant que civilisé. Mais quelle ironie perverse lorsqu’on considère les circonstances de sa capture finale par suite de la duplicité des Français !

³ Voir Carolyn Fick, *Haïti. Naissance d’une nation. La révolution de Saint-Domingue vue d’en bas*, trad., Frantz Voltaire, Rennes, Éd. Les Perséides, coll. « Le monde atlantique » /Montréal, Éd. Cidihca, 2013/2014, p. 273.

C'est la soif de pouvoir personnel de Louverture et son désir de s'accrocher coûte que coûte au pouvoir qui expliquerait, selon l'auteur, son refus de suivre les instructions venant du gouvernement français en 1799 d'envahir la Jamaïque afin d'y susciter une révolte d'esclaves et de conquérir l'île britannique au nom de la France. Girard dépeint l'insistance de Louverture à vouloir limiter l'abolition de l'esclavage à Saint-Domingue, et donc son refus de se lancer dans une aventure dont il reconnaît lui-même le caractère « farfelu » (180), comme un autre exemple de son égocentrisme et « la violation la plus claire » à date de ses principes anti-esclavagistes (184). De même, lorsque Louverture lance une expédition militaire contre la partie espagnole de Saint-Domingue en janvier 1801, car il sent que les troupes françaises s'y mobilisent pour l'évincer du pouvoir, Girard affirme qu'il n'avait aucune intention d'émanciper les esclaves dans cette partie de l'île. Les préoccupations de Louverture étaient peut-être purement stratégiques, mais c'est ignorer qu'une invasion française réussie dans la partie espagnole aurait mis en grave danger l'abolition de l'esclavage dans la partie française de l'île. Girard fait également abstraction du fait que, six mois plus tard, Louverture promulguait une constitution abolissant l'esclavage dans la totalité de l'île. Son abolitionnisme, tout stratégique qu'il ait pu être, ne saurait donc être mis en doute de manière aussi péremptoire.

Girard note qu'après la révolution, lorsqu'il fallut réconcilier la liberté individuelle avec les exigences de la diplomatie, de la politique étrangère, du commerce et du redressement économique de son pays dévasté par la guerre, Louverture choisit de garantir la viabilité de la colonie et de protéger la souveraineté noire en renforçant le système de plantations, et en rédigeant une constitution qui lui donnait des pouvoirs absolus. L'abolition de l'esclavage est irrévocable, mais elle ne garantissait pas les droits individuels des anciens esclaves devenus libres. L'auteur reconnaît que plusieurs raisons peuvent expliquer ce choix, entre autres la nécessité de remettre l'économie sur les rails en favorisant les exportations. Mais en dernière analyse, pour Girard, Louverture voulait surtout créer une nouvelle classe de planteurs où lui et les autres généraux

noirs seraient les dominants. Il deviendrait ainsi un « gwo nèg » (193) et s'enrichirait grâce aux propriétés des planteurs blancs exilés à qui il avait faussement promis la restitution de leurs domaines. Pour l'auteur, Toussaint Louverture était donc devenu « un blanc noir » (193), sa vision du monde semblable à bien des égards à celle des anciens maîtres.

Nul ne contestera que Louverture imposa dans les plantations un régime de travail fortement militarisé où les cultivateurs étaient privés de libertés individuelles. Et il était effectivement décidé à maintenir une agriculture de plantations afin d'assurer la prospérité économique du pays. Mais en présentant Louverture sous les traits d'un néocolonialiste noir, on évacue le contexte plus large dans lequel il a évolué de même que les forces qu'il a dû vaincre pour créer un État souverain noir viable où l'esclavage n'existerait plus. Les contraintes historiques qui pesaient sur ses buts et ses options n'étaient pas de son cru. On se rappellera ici l'observation judicieuse de C.L.R. James à propos des grands hommes et de l'histoire qu'ils peuvent faire :

« Leur liberté de réussir est limitée par les nécessités de leur environnement. Décrire les limites de ces nécessités, dire aussi la réalisation, intégrale ou partielle, de toutes les potentialités, tel est le vrai travail de l'historien. »⁴

Louverture, fort des pouvoirs acquis au cours de la révolution, serait devenu « Dieu fait l'homme » (217). Girard appuie cette caractérisation sur un passage qu'il cite partiellement du mémoire d'un général français à qui Louverture aurait déclaré, après sa victoire à Santo Domingo : « J'ai pris mon vol, disait-il, dans la région des aigles. Il faut que je sois prudent en regagnant la terre. » (217-18). Mais l'auteur omet de citer la suite de ce discours :

⁴ James, *Les Jacobins noirs*, p. 36.

« Je ne puis plus être placé que sur un rocher, et ce rocher doit être l'institution constitutionnelle qui me garantira le pouvoir tant que je serai parmi les hommes. »⁵

Autrement dit, Louverture était conscient de la nécessité de donner une solide assise constitutionnelle à un État souverain noir à l'échelle de la colonie placé sous son leadership, au lieu d'une autorité déléguée de Paris. Loin de renier le monde des simples mortels, il prenait la mesure des périls de ce monde dans cette affirmation inédite de souveraineté noire. Que ses motifs et ses méthodes aient été dictés par l'orgueil est une chose, mais l'orgueil, même démesuré, n'est pas le même que cette tache irrémissible que l'on appelle *hamartia* pour décrire le héros tragique.

Le livre de Philippe Girard éclaire, à l'aide de nouvelles sources d'archives, plusieurs aspects méconnus ou inconnus de la vie de Toussaint Louverture en tant qu'esclave, homme libre et révolutionnaire ; le lecteur en tirera nombre d'enseignements au sujet de sa vie personnelle. L'image composite qui en ressort est celle d'un individu pluridimensionnel mais imperturbable, pragmatique et opportuniste, un homme qui combattit l'esclavage à Saint-Domingue mais qui dans son ascension vers le pouvoir écorcha l'idéal de la liberté universelle auquel on l'associe souvent. Girard cherche à complexifier le portrait du personnage, mais il n'assimile jamais la tension qui se trouve au cœur même de son sujet, et ce n'est que du bout des lèvres qu'il concède que, dans une république française multiraciale débarrassée de l'esclavage et fondée sur les principes de liberté et d'égalité, Louverture pouvait fort bien se concevoir à la fois comme un Français et comme un révolutionnaire haïtien. En le jugeant d'après les normes d'aujourd'hui, l'auteur passe à côté de cette réalité. Au lieu de tirer toutes les conséquences de la complexité qu'il met en lumière, il adresse au leader révolutionnaire des critiques déraisonnables fondées sur des postulats présentistes.

⁵ Pamphile de Lacroix. Cité au complet dans Pierre Pluchon, *La Révolution de Haïti*, édité et annoté, Paris, Karthala, 1995, p. 259. (Paru initialement sous le titre *Mémoires pour servir à l'histoire de la Révolution de Saint-Domingue*, Paris, Pillet aîné, 1819.)